

HILDA PALOMA BELICHA

JE VIS DANS MA VOLIÈRE

Illustrations : KAREN ANIDJAR LORENZO



En remerciement

*À ma sœur pour m'avoir laissé les oiseaux en héritage
pour tenter de combler le vide qu'elle et mon frère ont
laissé,*

*À mes parents pour l'amour et l'abnégation dont ils
ont fait preuve à l'égard de leurs enfants, pour la
tolérance, l'esprit de justice et de générosité qu'ils leur
ont inculqués,*

*À Jocelyne qui m'a aidée, pendant toutes ces années, à
les élever, les soigner, les cocooner,*

*À Laetitia, ma vétérinaire, qui m'a appris à les
soigner et à les comprendre,*

*À Dominique qui a eu toute la patience du monde
pour m'aider à mettre en forme mes idées,*

*Enfin à Karen qui a su traduire dans ses aquarelles
tout ce que je n'arrivais pas à exprimer dans mes
écrits.*

Un jour, il y a environ six ans, en 1996, ma sœur cadette eut envie d'acquérir un canari. De santé fragile, elle avait tendance à s'isoler et beaucoup de mal à communiquer. Aussi sautais-je sur l'occasion, espérant beaucoup de cette relation.

Moins de deux semaines après, je dus l'héberger, elle, ses angoisses et ses persécutions.

Commencèrent alors des allers retours de son domicile au mien afin de nourrir et d'abreuver ce volatile qu'elle avait baptisé **Euro** en raison de l'introduction imminente de la nouvelle monnaie européenne. A chacune de mes visites-éclair, je constatais que la moquette était jonchée de graines d'un bout à l'autre de la pièce

Comme il fallait s'y attendre, ma sœur n'eut plus la possibilité de s'occuper du canari

Compatissante envers ce malheureux volatile qui n'en pouvait mais, je le pris avec moi, bien que totalement ignorante de la conduite à tenir.



Me voici donc avec **Euro** dans sa petite cage plantée sur un tabouret au milieu de ma cuisine.

Et c'est là que commence mon éducation. Je me souviens lui avoir accroché des bâtonnets de graines dans ladite cage, et à sa manière de me regarder, je compris que là où je les avais suspendus, il ne pouvait les atteindre.

Un autre élément avait attiré mon attention. Ma cuisine restait habituellement relativement propre, mais je la retrouvais jonchée de graines éparpillées partout sur le sol lorsque je m'absentais toute la journée. Je ne suis pas d'un naturel très observateur, mais lorsque cet incident se produisit à plusieurs reprises, je fus très intriguée. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, je pensais que c'était, peut-être, sa manière à lui, de me faire comprendre qu'il n'aimait pas la solitude.

Je me mis en quête d'une brochure sur les canaris, car si ma culture générale avait assimilé la notion d'intelligence chez les animaux domestiques, jamais je n'avais entendu parler de celle des oiseaux. Ce qui n'était pas étonnant vu l'exiguïté de leur cervelle

Donc, ma brochure en mains, j'apprends qu'il est bon pour un oiseau de passer une heure par jour à voler en liberté. Encore fallait-il lui apprendre à sortir de sa cage, puis à la réintégrer, ce qui ne fut l'affaire que de trois après-midi consécutives. Tous feux de cuisine éteints, rideaux tirés de manière à dissimuler les vitres, perchoir devant la porte ouverte de la cage, j'en passe et des meilleures, pour l'attirer hors de sa cage. Une fois cet apprentissage acquis, restait celui du retour. Il fallait que j'obtienne de l'oiseau qu'il repère l'ouverture de la cage. Ce qui ne fut pas chose facile. D'ailleurs, de guerre lasse, je quittais la cuisine pour vaquer à mes occupations et, toute à ma liberté retrouvée, j'oubliais Euro. Après tout, il était dans le domaine que je lui avais attribué. Tout à coup, j'entendis un vacarme invraisemblable qui n'avait rien à voir avec ses habituels chants harmonieux, et qu'il ne m'a été donné d'entendre qu'une seule autre fois. Je m'approchais et, à ma grande surprise, je vis Euro installé sur son perchoir. Il avait trouvé le chemin de la porte et me le faisait savoir.

C'est alors que je commençais à m'intéresser à ce que pouvait recéler cette cervelle d'oiseau.

Un jour, ma voisine, ignorant tout de ma nouvelle marotte, me demanda si j'accepterais de m'occuper de sa petite **Mandarine**, un mandarin femelle, pendant sa semaine de vacances. Ce que je fis avec plaisir. Comme j'avais cru constater que les deux volatiles échangeaient des pépiements d'une cage à l'autre, dès le retour de ma voisine, je lui demandais l'autorisation d'introduire **Euro** dans la cage de **Mandarine**. Et là j'allais de surprise en surprise.

Tout d'abord, **Euro** s'est réfugié sur un perchoir à l'extrémité opposée du territoire de **Mandarine**. Il ne s'en rapprocha que très progressivement. Cela prit plusieurs semaines.

Par ailleurs, quel ne fut mon étonnement de voir **Euro** s'éclipser sur son perchoir et céder sa place à **Mandarine** dès que celle-ci s'approchait pour prendre son bain. Idem lorsqu'elle s'approchait pour boire ou pour manger.

Ces délicatesses faisaient mes délices.

Au bout de quelques semaines le grand canari et la petite mandarine ne se quittèrent plus. Et il fut bientôt temps d'apprendre à **Mandarine** à quitter sa cage. Le temps d'apprentissage fut écourté car **Euro** me fut d'une aide précieuse. Le chemin du retour à la cage s'avérant plein d'embûches, je m'éclipsais en laissant le soin à **Euro** de lui montrer la voie. Je fus bientôt attirée par le vacarme qui venait de la cuisine et, en entrant, je vis **Euro** à la porte de la cage tout fier de me montrer une **Mandarine** qui avait fini par retrouver le chemin du retour. Ces deux « vacarmes » exceptés, les trilles dont **Euro** me gratifiait et qu'il modulait à volonté jusqu'à atteindre un doux murmure quand il s'adressait directement à **Mandarine**, m'enchantaient.

Un jour, voulant faire plaisir à ma petite **Mandarine** - que j'avais définitivement adoptée- je me saisis de son nid que je vidais, nettoyais de fond en comble, rembourrais de coton immaculé et remis délicatement en place. A ma grande surprise, je n'obtins pas l'effet escompté. L'oiseau s'est recroquevillé sur elle-même, la tête dans ses plumes et, plusieurs jours durant, est restée immobile. Après avoir consulté ma « bible », je me mis en quête d'un vétérinaire et lui apportais l'animal. A ce moment précis, je priais pour ne croiser aucune

de mes connaissances, tellement je me sentais mal à l'aise. Moi, allant consulter un vétérinaire ? On aurait tout vu.

En effet, je dois avouer qu'à soixante ans passés, je n'avais jamais eu de relation directe avec un animal domestique quel qu'il soit. Malgré les livres, films et documentaires qu'il m'ait été donné de connaître à propos des animaux domestiques et plus particulièrement des chiens, de leur intelligence, de leur dévouement sans limites, de leur attachement à leur maître, il m'avait toujours été impossible d'admettre l'excès de passion et de soins dont ils étaient l'objet.

Quant aux visites chez les vétérinaires, je ne trouvais pas de qualificatifs suffisamment éloquents pour traduire ma profonde désapprobation.....

Le diagnostic fut : dépression, suite à la perte de repères, Son nid n'était plus son nid.

Je repartis avec **Mandarine** sous le bras, répétant en mon for intérieur : « C'est n'importe quoi, mais vraiment n'importe quoi ». Rien ne changea dans l'attitude du bengali pendant plusieurs jours encore. Passant devant une jardinerie, j'achetais un nid, le moins cher possible, en me disant qu'après tout, je n'avais rien à perdre. Je restais médusée en voyant la réaction de **Mandarine**. Elle se mit à sauter sur le nid, dessus, de côté, et encore et encore. J'en vins à regretter d'avoir été aussi mesquine dans le choix de ce nid que je ne pourrais désormais plus changer.

J'ai dû me rendre à l'évidence : les oiseaux pouvaient faire des dépressions (j'eus l'occasion de le vérifier à plusieurs reprises) et les vétérinaires étaient dignes de confiance.

Mandarine est morte – ce fut mon premier gros chagrin d'oiseau